

Lutte idéologique droite/gauche

D'abord les lieux communs

JEAN-FRANÇOIS LISÉE, *Comment mettre la droite K.-O. en quinze arguments*, Montréal, Stanké, 2012, 151 pages

Martin David-Blais

Volume 6, Number 3, Summer 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66814ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

David-Blais, M. (2012). Review of [Lutte idéologique droite/gauche : d'abord les lieux communs / JEAN-FRANÇOIS LISÉE, *Comment mettre la droite K.-O. en quinze arguments*, Montréal, Stanké, 2012, 151 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 6(3), 32–34.

LUTTE IDÉOLOGIQUE DROITE/GAUCHE

D'ABORD LES LIEUX COMMUNS

Martin David-Blais

JEAN-FRANÇOIS LISÉE

COMMENT METTRE LA DROITE K.-O. EN QUINZE ARGUMENTS

Montréal, Stanké, 2012, 151 pages

Une remarque pour débiter : ce livre comporte deux parties très différentes. La première est consacrée au débat d'idées à engager avec la droite. La seconde est une analyse de conjoncture et cherche à montrer que les projets collectifs, qu'ils soient nationaux ou de gauche, ont auprès de l'opinion publique québécoise une marge beaucoup plus grande qu'on ne le croit généralement. Vu l'espace qui m'est alloué, je ne traiterai que de la première qui est très substantielle, mais la seconde (chap. 2 à 4) s'avère tout à fait réussie.

Lisée affirme qu'on doit prendre acte du fait que, depuis quelques années, il existe au Québec des promoteurs d'un point de vue de droite qui se sont organisés en un certain nombre de groupes (réseau Liberté-Québec, l'Institut économique de Montréal) et qui ont obtenu l'accès à d'importantes tribunes médiatiques (les sections d'opinion de *La Presse*, du *Journal de Montréal* ou du *Journal de Québec*, la tribune de Richard Martineau à LCN, celle de Mario Dumont à V, diverses stations de radio). Cette droite des médias et des « think tanks » ne représente pas encore beaucoup de monde ; elle est toutefois très déterminée et extrêmement sonore. Elle véhicule des convictions sociopolitiques fortes : trop d'État et une abondance de programmes sociaux débilitent une société, son économie, son tissu communautaire comme sa culture. Selon Lisée, et je suis d'accord avec lui, cette mouvance met de l'avant une représentation fort peu flatteuse du Québec : notre société serait plombée par un surplus d'État, aurait une culture d'assistés, manquerait de maturité en plus de traîner de vastes problèmes sociaux non assumés¹. À ses yeux, tout cela a déjà un impact sur la vie des idées et aura bientôt de lourdes conséquences politiques ; c'est pourquoi il propose à celles et ceux qui portent des projets collectifs d'entrer dans la joute des idées. Lisée propose un chemin en apparence inusité, celui des lieux communs.

Lisée offre dans ce contexte un *manuel d'autodéfense idéologique et rhétorique*. Voilà qui n'est pas sans évoquer le livre bien connu (et à juste titre!) de Normand Baillargeon, mais la voie proposée est différente ; et c'est ce qui, selon moi, fait tout l'intérêt du présent livre. Baillargeon propose en quelque sorte de nous apprendre à débusquer les sophismes et les paralogismes dans les discours publics, ce qui permettra de constituer progressivement une nouvelle agora faite de citoyens plus avisés et plus rationnels. L'auteur du *Tricheur* et du *Naufrageur*, lui, dit que de manière générale nous vivons avec des idées toutes faites qui, par effet d'agrégation, construisent une vision du monde

[...] le titre du livre est malheureux, car il crée un grand malentendu. Il donne à penser que Lisée propose de mener des combats de boxe avec tous les Richard Martineau du Québec et qu'il croit qu'on peut les battre à plates coutures. [...] Ce qui importe dans ce livre est ailleurs.

et qui, sans qu'on y prenne garde, peuvent nous amener à faire des choix collectifs. On voit bien l'enjeu que discerne Lisée : plus ça va, plus cette droite néolibérale propage un nombre d'affirmations dépréciatrices sur le Québec (champion nord-américain de la médiocrité économique ; champion de la pauvreté, etc.), lesquelles deviennent de solides lieux communs à force d'être répétées et, par addition, créent une sorte de grand lieu commun selon lequel le Québec collectiviste est nul, vraiment nul, et qu'il se trouve dans l'impasse. On aperçoit de suite la démarche de communication que propose Lisée. Plus cette droite peut diffuser de grandes assertions comme celles-là qui, parce que non contestées, deviennent des lieux communs, plus le paysage idéologique québécois est transformé, et plus la crédibilité des projets politiques à caractère collectif est affectée. Toutefois, assure-t-il, il est possible de réagir. Il s'agit de contester au cas par cas des assertions du type « le Québec est, plus que partout ailleurs, infesté de bureaucrates » et d'empêcher leur accès au statut d'évidences.

Je ne cacherai pas que je trouve absolument brillante cette conception de la communication politique (qui n'est pas incompatible avec celle de Baillargeon tout en étant plus réaliste), et ce, indépendamment de ce que l'on peut penser de la personnalité de son auteur et de ses convictions politiques. Cependant, le titre du livre est malheureux, car il crée un grand malentendu. Il donne à



penser que Lisée propose de mener des combats de boxe avec tous les Richard Martineau du Québec et qu'il croit qu'on peut les battre à plates coutures.

D'abord, on ne peut mettre K.-O. une grande gueule comme Martineau ; et puis, la pratique de l'éristique (combat de boxe d'idées) n'intéresse pas grand monde. Ce qui importe dans ce livre est ailleurs, il s'agit de l'effet d'accumulation des lieux communs pour modifier progressivement un environnement sociopolitique. Le destinataire n'est pas l'opposant de droite, mais bien le public général qui, lui, n'est pas forcément à droite, mais qui a des convictions souvent peu assurées. L'opération de base est simple : à chaque fois que, sur une tribune médiatique, quelqu'un lance comme si c'était une évidence que le Québec détient tel autre record peu enviable, on lui d'objectera que ce n'est pas le cas en faisant valoir par exemple que des données officielles, sérieuses et crédibles montrent que, sur ce point, le Québec, loin d'être un cancre fini, se situe dans la moyenne des pays occidentaux. Cette opération doit être répétée le plus souvent possible avec calme et assurance. Elle doit aussi être préparée : pour s'opposer à toutes assertions tonitruantes, on doit avoir la tête organisée en plus de disposer d'un arsenal de données solidement répertoriées. Voilà ce que fait le présent livre jusqu'à un certain point ; en tout cas, il offre une recette redoutablement simple, bien qu'exigeante. Il ne s'agit pas d'avoir le dernier mot sur tout. Les combats de boxe intellectuels sont lassants et les réflexions méticuleuses d'experts n'intéressent que peu de gens. Ce qui compte surtout, me semble-t-il, c'est de multiplier les objections afin d'enrayer l'effet que pourrait créer l'accumulation de lieux communs négatifs.

Lisée a raison, je crois, de prendre au sérieux ce phénomène assez récent que constitue la droite des médias, de Liberté Québec ou de l'Institut économique de

¹ Bien sûr, tout cela varie d'un intervenant à l'autre. Certaines figures apparaissent comme étant de plus en plus conservatrices (Benoît Aubin, Lysianne Gagnon ou Gilles Proulx), d'autres s'affichent comme des libertariens conséquents (Duhaime ou Pelletier) tandis que d'autres se font chantres d'un capitalisme absolument sans entraves (pensons à Elgrably-Lévy qui a déjà écrit que le réchauffement climatique n'est qu'un vaste canular pour mettre des barrières dans le chemin des compagnies de l'auto et de l'énergie).



suite de la page 32

Montréal. Il a aussi de bonnes raisons de soutenir que si, pour l'heure, leurs idées n'ont pas vraiment affecté les grandes orientations politiques des Québécois, elles commencent néanmoins à affecter notre autoperception collective, d'autant que les Québécois sont particulièrement doués pour l'autodénigrement collectif.

Lisée propose donc que plusieurs personnes se mettent à la tâche avec lui à savoir : 1) que l'on identifie des affirmations devenues lieux communs (ou en voie de le devenir); 2) qu'on aille voir de quoi il en retourne dans les banques officielles de données (celles que les journalistes consultent lorsqu'ils veulent vérifier un fait asserté); 3) que l'on établisse des jugements clairs, robustes et faciles à comprendre en comparant systématiquement le Québec à un ensemble de sociétés; et surtout 4) qu'on expose ces contre-données un peu partout, là où c'est possible. L'auteur donne l'exemple. Il fait cet exercice dans son livre et traite avec un grand souci pédagogique de quinze affirmations communes en provenance des tribunes de droite et le résultat est absolument frappant.

Je reviens pour terminer sur le fait qu'on ne peut mettre K.-O. les Richard Martineau de ce monde. Avoir gain de cause à tout coup est un des plus vieux fantasmes de la rhétorique et plusieurs

manuels ont été écrits à cette fin, dont celui, fort célèbre et tellement amusant, de Schopenhauer, mais il reste que vraiment très peu de gens sont capables d'affronter une grande gueule comme lui ou comme Rush Limbaugh. Ces super grandes gueules ont un sens de l'affirmation de soi et de leurs idées qui est hors du commun (leur célébrité tient à cela) notamment parce qu'ils ne se laissent atteindre par pratiquement rien, surtout pas par le fait d'avoir tort ou de sembler ridicule. Ces individus sont littéralement capables de faire flèche de tout bois pour réagir et surprendre l'adversaire. On ne saurait non plus espérer que les objections de Lisée pourraient convaincre un Aubin (*Journal de Montréal*) ou une Elgrably-Lévy (Institut économique de Montréal) de changer d'idées. J'ai fait ma petite enquête sur le site de cette dernière et je constate que ce n'est pas du tout le cas, Elgrably-Lévy semblant même stimulée par la perspective de contredire Lisée à son tour.

Toute mouvance idéologique défend ses investissements intellectuels et tend à voir le monde à travers une opinion de groupe, deux facteurs qui rendent ses membres assez imperméables à court terme aux objections qu'on peut leur adresser. Mais, redisons-le, l'enjeu, ce n'est pas eux; c'est plutôt le contexte d'idées dans lequel se meuvent les individus plus ordinaires dont les prétentions individuelles sont moins grandioses et les convictions moins assurées. ❖

suite de la page 33

Puis, GHG nous parle brièvement de l'historique congrès du parti libéral des 13 et 14 octobre 1967, en une page et demie. Au cours de ce congrès, la proposition de René Lévesque fut jugée irrecevable. Celui-ci quitta le plancher du congrès entouré d'une : «quinzaine de députés [sic]» (GHG p. 99). En réalité, René Lévesque quitta le congrès avec fracas, suivi seulement par une douzaine de *militants*. Certains d'entre eux se sont arrêtés devant la chaise de Bourassa et lui auraient demandé de les suivre. «Robert a gardé les yeux droits devant lui. Il n'a pas bougé.» Il reste que l'erreur est énorme. En effet, si quinze des *députés* du Parti libéral de l'époque avaient suivi Lévesque c'est tout le cours de l'histoire du Québec qui aurait pu connaître une trajectoire différente.

Selon GHG, Bourassa était réellement persuadé que Lévesque faisait fausse route et que son option pour le Québec pouvait être néfaste. Germain évoque cependant très brièvement l'hypothèse selon laquelle une raison profonde pour laquelle il n'a pas suivi Lévesque serait sa soif de pouvoir. S'il avait suivi ce dernier il n'aurait été certainement, au mieux, qu'un numéro deux. «Il n'était donc pas du tout fâché dans son for intérieur de voir Lévesque s'éloigner avec ses illusions, ses théories boiteuses et son projet irréalisable» (GHG p. 100).

Jean-François Lisée consacre une douzaine de pages à la même thématique. Son histoire débute en 1966 alors que Robert Bourassa est déchiré entre ses deux idoles : Lesage et Lévesque. Le PLQ lui est divisé entre progressistes, qui veulent moderniser le parti, transformer le mode de financement, et les «traditionnels» aux mœurs électorales moins transparentes. Bourassa fait partie des progressistes, mais au congrès de 1966, alors que ces derniers tentent sans succès de prendre le contrôle de l'exécutif du parti il reste muet, fidèle en cela à sa marque de commerce qui consiste à ne pas se mouiller trop rapidement.

En 1967, un petit groupe de réformistes se réunit autour de René Lévesque chez le jeune député de Mercier et commence à se questionner sur la place du Québec au sein du Canada, «Lévesque compte beaucoup sur les connaissances de Bourassa en économie et en fiscalité» (JFL p. 50). En 1967 à Mont-Tremblant, vingt réformistes sont mis en présence de deux thèses : la souveraineté-association de



Lévesque et une approche dite de statut particulier défendue par Bourassa. Il y a un schisme, certains ne veulent pas entendre parler de souveraineté et quittent Lévesque. Plus tard, le Parti libéral acceptera de parler de statut particulier, mais pas de souveraineté-association. Fait surprenant, Bourassa ne quitte pas le groupe de Lévesque et les réunions de celui-ci se poursuivent même chez lui.

Durant l'été 1967, Bourassa remet un texte à la revue *Maintenant*. La chose est aussi mentionnée chez GHG. Ce texte passe en revue les différentes options qui s'offrent au Québec en matière constitutionnelle. La conclusion du texte était, pour GHG, «évidente : un Québec indépendant était impossible». JFL considère lui le texte assez ambigu pour qu'on puisse l'interpréter comme un appui à la souveraineté-association. Il cite *Le Devoir* du 6 octobre 1967 : «Robert Bourassa n'écarte pas l'option de Lévesque — l'indépendance dans l'association économique éviterait les effets fâcheux de la séparation.»

Tout le monde de la rue Brittany s'attend à ce qu'il soit du voyage. Lévesque pense de même, surtout que Bourassa l'a suivi jusqu'à la fin du processus.

Robert Bourassa a joué là-dedans, d'accord avec nous autres. Et je me souviens que non seulement il a étudié et il a aidé à l'étudier, mais c'est dans sa cave — ça, c'est un fait — chez lui, que la veille du dernier jour on révisait pour la dernière fois. Le brouillon que j'avais fait — parce que j'avais été chargé de le rédiger — de la résolution qui était en fait une sorte de manifeste. Et il a trouvé des raisons ce soir-là, essentiellement monétaires, etc., mais qui venaient terriblement à la dernière minute, de ne pas être avec nous.

C'est comme ça qu'il nous a lâchés. Mais il avait été là durant toute la période cruciale, jusqu'à ce soir-là. Ça a été une assez grosse surprise, que j'aime mieux ne pas qualifier, là, de le voir lâcher à la dernière minute (René Lévesque cité par Pierre Godin et repris par JFL p. 53).

Finalement, le livre de Lisée n'est pas inutile. Il permet de bien situer le personnage Bourassa dans l'histoire du Québec. En effet, le lecteur qui se contente du «portrait intimiste» de Germain n'aura qu'une bien médiocre idée de ce que fut Robert Bourassa et du véritable rôle qu'il joua dans l'histoire du Québec. ❖